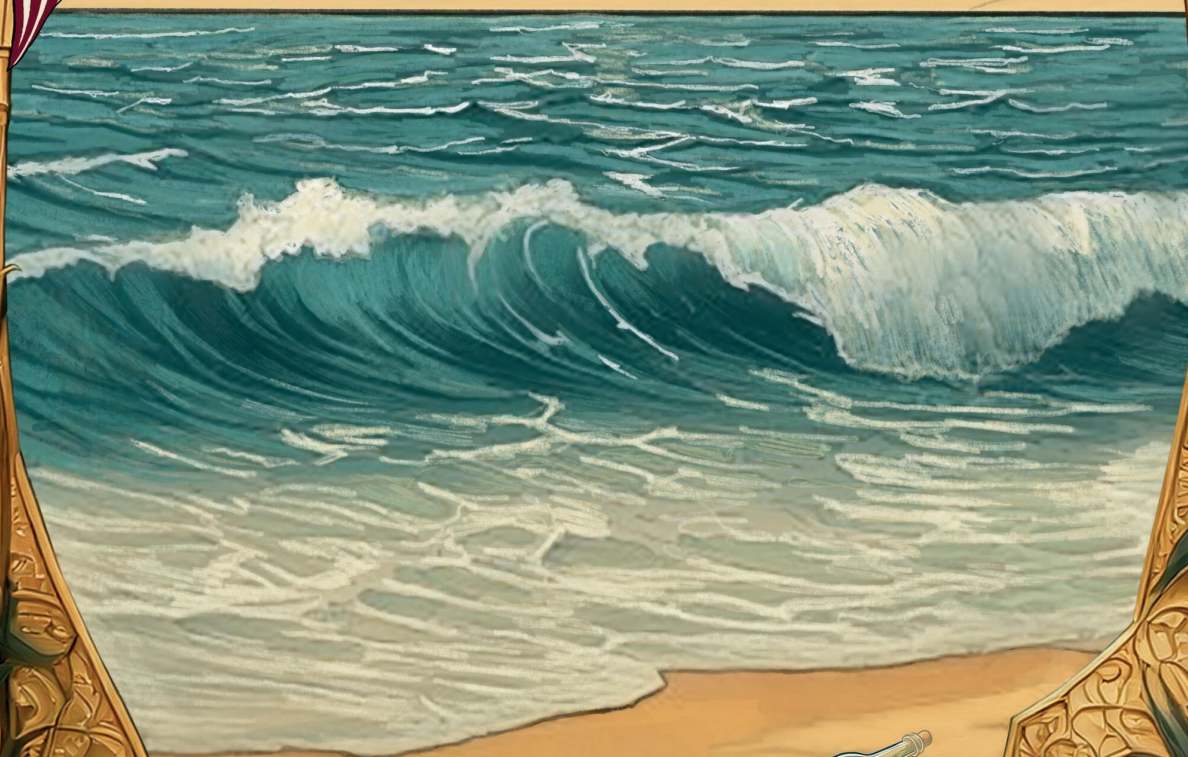


Marie
Lucas

Les messagers
de Nantucket



Marie Lucas

Les Messagers de Nantucket

© Marie Lucas, 2025

ISBN numérique : 979-10-405-8296-0

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

À Énora,
À Steven et Baptiste,

« Tu es entrée, par hasard, dans une vie dont je n'étais pas fier, et de ce jour-là quelque chose a commencé de changer. J'ai mieux respiré, j'ai détesté moins de choses, j'ai admiré librement ce qui méritait de l'être. Avant toi, hors de toi, je n'adhérais à rien. Cette force, dont tu te moquais quelquefois, n'a jamais été qu'une force solitaire, une force de refus. Avec toi, j'ai accepté plus de choses. J'ai appris à vivre. C'est pour cela sans doute qu'il s'est toujours mêlé à mon amour une gratitude immense. »

Albert Camus, Maria Casarès. *Correspondance (1944-1959)*

Île de Nantucket, Massachusetts, le 14 décembre 2021.

La nuit était tombée depuis longtemps. John se leva doucement du canapé en prenant soin de ne pas réveiller sa fille, qui venait tout juste de s'assoupir. Il en profita pour caler la dernière bûche dans l'âtre de la vieille cheminée. Le crépitement des flammes mêlé à la douce chaleur, apaisait délicatement l'atmosphère : « Cette soirée doit panser ses plaies... » pensa-t-il amèrement.

Il revint auprès d'Emma qui grommela quelques mots d'inconforts, lorsqu'il se rassied près d'elle. Instinctivement, sa main droite continua de caresser la chevelure blonde de sa fille qui refermait ses paupières, se lovant au plus près de lui.

John se remémora le film de cette longue journée. Son regard s'attarda sur les murs du salon. Chaque objet était à sa place. Les nombreux tableaux racontaient une histoire. Les innombrables bibelots détenaient une âme. Olina avait aménagé cette maison avec soin, il ne pouvait se résoudre à ce que jamais plus, il n'entendrait son rire raisonner dans les pièces si familières.

Olina Roy-Swain avait tiré sa révérence. Toute la famille s'était réunie le matin même, pour lui adresser un dernier adieu. Cette Canadienne était partie rejoindre son mari et les quelques descendants de la famille Swain, dans le petit cimetière de Polpis, sur l'île de Nantucket : « Une cérémonie digne, et à son image. » songea John.

Les larmes montèrent. Il ne pouvait contenir davantage sa peine légitime envers une mère aimante, respectée de tous, dévouée envers ses proches. Et puis, Emma dormait profondément. Il pouvait se permettre de laisser libre cours à sa trop grande souffrance, un lâcher-prise face au néant qu'il lui fallait désormais apprivoiser.

Les lueurs orangées et brunes coloraient le plafond du salon, se prêtant à une danse hypnotique et sensuelle. Lorsqu'un craquement plus fort que les autres, arracha l'homme à sa mélancolie. Un souffle puissant se dégagea de l'insert, libérant des flammes grandissantes, attisées par le vent qui s'engouffra soudainement dans le conduit. La tempête annoncée dans la nuit, avait quelques longueurs d'avance. John ne put s'empêcher de songer à cette parenthèse

anecdotique vécue en fin de journée...

Emma avait souhaité envoyer un ultime message à sa grand-mère, qu'elle surnommait affectueusement « grand-ma. » Elle avait dédié un joli texte sur une feuille de papier vert, en assurant à son père que cette couleur était celle de l'espoir. John avait acquiescé, dans un vague sourire forcé. Il ne pouvait refuser la faveur si particulière, un dernier hommage empreint de tristesse à l'intention de son aïeule.

Il se souvint qu'ils s'étaient revêtus chaudement tous les deux après la cérémonie, délaissant temporairement la famille et les quelques amis venus saluer la mémoire d'Olina. La charmante bâtisse, habillée de bardeaux de cèdre, avait été spacieuse pour accueillir généreusement la triste assemblée après la sépulture.

John se revit, poussant laborieusement le fauteuil roulant d'Emma, pour se diriger vers le phare de Brant Point Lighthouse situé au nord de l'île. Le crépuscule était tombé et le ciel s'était paré d'or et de violette. Ils avaient été éclairés par quelques lampadaires dont certains, avaient été allumés par l'unique falotier. Guidés tous les deux par le puissant foyer lumineux de l'édifice, celui-ci avait orienté les bateaux retardataires et intrépides. Le vent sans pitié, avait fouetté cruellement leurs visages, des tourbillons ensablés avaient brûlé leurs yeux rougis.

Le passage préservé du site avait été un parcours du combattant, inaccessible en voiture depuis plus de trois décennies. John avait pesté contre les pneus du fauteuil :

— Nous n'allons pas rester éternellement Emma, tu risques de tomber malade ! Et puis, on va s'enliser dans ce sable ! Les roues ne sont pas celles de l'Hippocampe¹ !

Le père de famille avait hurlé, une écharpe en laine sur la bouche. Les vagues de la mer nourricière avaient formé des arcs gigantesques qui venaient se fracasser sur les rochers. L'air salin, irrespirable, avait annoncé les prémices violentes d'une tempête. Il avait été périlleux de s'éterniser dans un endroit aussi hostile ! Emma, téméraire, avait sortit de la poche de sa parka, une petite bouteille ressemblant à un flacon d'apothicaire. Elle l'avait contemplé une dernière fois, avant de déposer un baiser furtif sur le verre transparent et froid. Puis, elle avait crié à son père en anglais, sa langue maternelle :

— Papa, je veux que tu jettes cette bouteille à la mer ! C'est une lettre pour grand-ma. Je veux qu'elle sache qu'on l'aime et qu'on ne l'oublie pas !

John avait regardé sa fille fièrement, puis s'était exécuté. Sa silhouette athlétique avait reculé quelques pas aux pieds de la plage et, de toutes ses forces, il avait lancé la fiole à travers les airs embrumés de la baie du Cape Cod. Le flacon avait achevé sa folle montée, pour plonger à pic dans l'écume glacée de l'océan démonté. Un sourire de satisfaction s'était alors dessiné sur les lèvres d'Emma. Elle avait applaudi comme si son père avait remporté une épreuve olympique :

— Merci papa !

John avait pensé que la pauvre bouteille ne survivrait jamais à la terrible chute. Par conséquent, le beau message de sa fille allait mourir sur ce récif. La sensibilité exacerbée d'Emma avait le don de le toucher. C'était selon lui, une qualité rare chez une enfant de douze ans. Une enfant, disons une future adolescente.

Ils étaient repartis seuls, face à l'animosité de la nature, tournant le dos au phare, accompagnés de la tonitruance de la houle, avec pour spectacle saisissant, une mer agressive et menaçante.

Dix-huit mois plus tard...

Ovialée, bourgade côtière vendéenne, le 5 juin 2023.

Élise s'empressa de décharger la dernière livraison de fleurs près d'une vieille estafette stationnée sur le trottoir de sa boutique. Elle pesta contre le véhicule, l'obligeant à des allers-retours épuisants. Nous étions lundi et les lundis, elle ne travaillait jamais. En ce début de juin, la chaleur était exceptionnellement étouffante. Elle avait décidé de se prélasser une heure ou deux sur la plage. Elle disposa les roses blanches Avalanche et le lisianthus réceptionnés tardivement, dans des gros vases en zinc remplis d'eau fraîche : « Ce n'est pas trop tôt ! » songea-t-elle. Demain, elle pourrait créer de nouveau.

Un peu plus tard, elle emprunta le sentier sablonneux bordé de cakilier et de ligures, surnommés *mimis* par sa fille. En contrebas de la rue, se dévoilait l'océan à perte de vue. À cette période de l'année, il devait y avoir peu de touristes, un véritable ravissement pour Élise. Les exigences plus ou moins farfelues de la clientèle étaient devenues récurrentes. Alors aujourd'hui, elle s'autorisait à profiter de ces quelques heures de farniente, sans se polluer l'esprit avec des tracasseries qui pouvaient patienter le lendemain.

Le sable brûlant l'obligea à conserver ses sandalettes, lorsqu'elle découvrit avec déception, la plage étonnamment bondée. Déterminée à se baigner, elle s'approcha de l'eau qui devait être excellente. Mais contre toute attente, elle découvrit avec stupeur, des centaines de méduses échouées ou flottantes qui anéantissaient l'espoir d'une possible baignade.

D'énormes invertébrés déployaient telle une ombrelle, leurs corps gélatineux provoquant le dédain des baigneurs qui rebroussaient chemin devant ce ballet nautique ragoûtant. Élise s'aspergea la nuque en évitant les méduses pulmonaires qui s'approchaient mollement du rivage.

Ces véritables sacs blancs translucides, tapissaient par centaine le sable humide. Les plus petites, striées de barres noires et violacées, semblaient être chapeautées fièrement face à leurs congénères. Un chien amusé de leur triste sort, aboya sans discontinuer parmi des enfants qui s'adonnèrent à un jeu cruel. À l'aide d'un bâton, ils éventraient les pauvres bêtes, les achevant définitivement à coups de galets. La fleuriste pensa à l'encontre des garnements indignes, qu'ils définissaient le côté obscur de la nature humaine.